

Commentaires

Number 9, Spring–Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

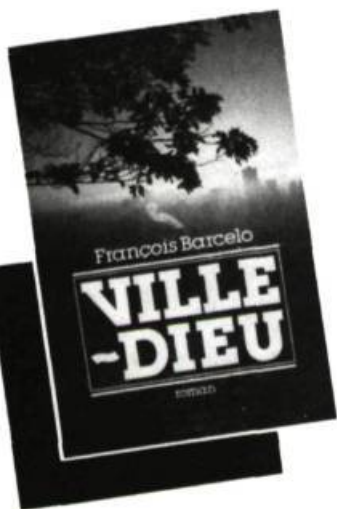
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1983). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (9), 9–14.



VILLE-DIEU
François Barcelo
Libre Expression, 1983

La seule façon d'échapper à la réalité immobile de notre non-histoire, c'est l'échappée vers le mythe, la caricature extrême, faite d'autant de tendresse et d'émerveillement que d'amertume et de désabusement. André Forcier le fait au cinéma (*L'eau chaude, l'eau frette, Barsalon, Au clair de la lune*), François Barcelo use du même procédé dans ses romans. N'allez cependant pas croire à une confusion d'identité; à peine une certaine ressemblance, une certaine vraisemblance.

Ville-Dieu, c'est l'émergence sur son socle d'un monument qu'est à construire Barcelo. Avec *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor* (aux Quinze), on pouvait peut-être soupçonner un projet, une architecture. Mais la critique fut molle ou bien acerbe quand elle ne fut pas tout bonnement dédaigneuse. On ne voyait pas vraiment où tout cela allait.

Aujourd'hui, on sait. S'il ne bute pas sur le syndrome de Lemelin ou sur la boulimie «kitch» de VLB, François Barcelo ira loin

même sans nous qui le hélerons du fond de notre grande épaisseur, de notre «gêne» éternelle.

Parlons du roman qui ne se résume pas. Une ville où s'entremêlent les identités, où reviennent des soldats amputés et rêveurs (d'avoir croisé la vraie mort, en sont-ils venus à soupçonner la vraie vie?), d'où l'amour a fui avant que d'être transigé. Voilà donc une ville prospère sur laquelle règne et régnera toujours Hylare Hyon. Rien ne change, plus ça change, plus c'est pareil, voilà pour le leitmotiv!

Je vous recommande plus particulièrement de suivre le destin de Noël Lâchard, ex-vedette de hockey, découvrant graduellement sa non-utilité, et celui de ce fan du même sport, Fernand Fournier, animiste moderne, voué à boire jusqu'à la lie le houblon de sa superstition. Que cela ne vous empêche pas de suivre les autres!

François Barcelo adore donc les paraboles, métaphores et calembours à clés. Ce festival de mots, d'images et de détournements peut vous rappeler les petites musiques de *l'Imprécateur* (de René-Victor Pilhes) ou les *Jolis Deuils* (de Roch Carrier). Espérons que la déliquescence de nos écrivains, cette rouille du caractère, n'en fera pas un radoteur de retour, comme le coucou, à toutes les belles saisons du livre pour nous re-relire leur Menaud maître-draveur.

Jean Lefebvre



T'A RIEN COMPRIS, JACINTHE...
Sylvie Desrosiers
Léméac, 1982

Voilà un livre simple, direct et agréable. Sylvie Desrosiers a choisi une écriture proche du langage parlé, et cette option lui est profitable. Dès le début de notre lecture, c'est un peu comme si nous écoutions Jacinthe nous parler d'elle sans manières. Pourtant, n'allez pas croire que la grande liberté du style soit excessive; au contraire, le texte jouit d'une dynamique qu'il n'est pas fréquent de rencontrer, c'est drôlement vivant et, malgré la banalité du propos, notre lecture demeure attentive.

T'as rien compris, Jacinthe..., histoire banale? Je m'explique. Ce récit retrace ce qu'il est permis de nommer la lutte intérieure d'une jeune femme de 25 ans. Le prologue, à mon avis supérieur à tout le reste du volume, pose cartes sur table: Jacinthe souffre de sa vie ordinaire, farcie de maladresses à communiquer son individualité. Elle est possédée par le besoin de bien souligner son «originalité», son «talent», son «intelligence», mais la peur pani-

que de ne jamais y arriver lui fait constamment gâcher à la fois son entrée et sa sortie. Résultat inévitable, une solitude d'autant plus pénible qu'elle n'est pas choisie et qu'elle n'est accompagnée que de sentiments négatifs tels la honte et une immense colère contre soi-même. D'où la mention de banal, puisque je crois que ce combat est l'affaire de plusieurs. Ceci dit, la lucidité et la force d'affirmation contenues dans ce livre dépassent bien d'autres tentatives d'expressions de soi. J'apprécie l'honnêteté de ce texte, son audace et parfois même son impudeur.

S. Desrosiers a le talent de tout interroger et j'avoue que certaines de ses questions ne manquent ni de pertinence ni de nouveauté.

Suzanne Brunette



NOS ÉCRIVAINS PAR NOUS-MÊMES
Liberté, n° 145, 1983

Je ne serais pas surpris si dans 10 ans, des lecteurs pressés nous citaient des textes du dernier numéro de la revue *Liberté* en s'imaginant avoir lu les auteurs dont ils nous parleraient. Déjà

commentaires

qu'on peut facilement s'y faire prendre tellement les pastiches sont réussis. L'idée est bonne, mais ce numéro demeurera un danger public pendant très longtemps. De Bersianik à Ducharme, de Ferron à VLB, tout y est pour tomber dans le panneau.

On s'amuse en le lisant, on se dit que le défi était de taille mais que la mission est accomplie. La seule chose qu'on regrette, c'est de ne pas pouvoir entendre les rires du comité de rédaction lorsqu'il s'est réuni pour lire les textes avant de les envoyer à l'imprimerie.

Marc Chabot



JEAN-PIERRE, MON HOMME, MA MÈRE

Josette Labbé

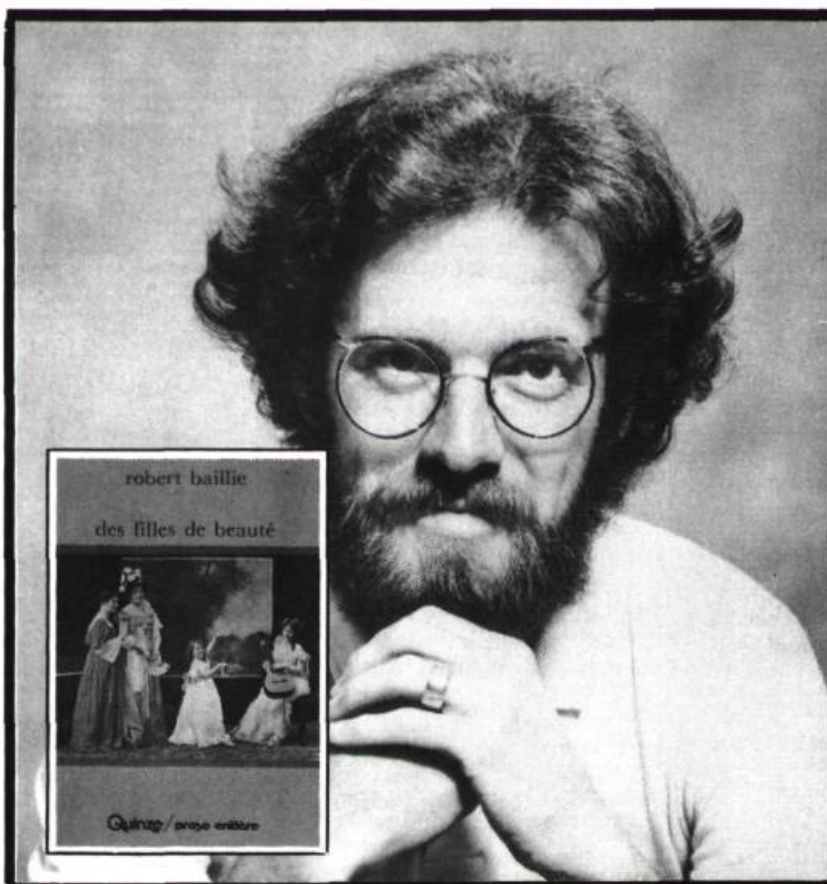
CLF, 1982 (Prix Esso)

Je n'oublierai jamais Dustin Hoffman dans son auto, partant rejoindre sa blonde

pour l'empêcher de se marier. *Le Lauréat*, Mrs. Robinson et tout le reste. Je me revois avec le sourire fendu jusqu'aux oreilles lorsqu'il plantait la croix dans les portes de l'église pour se sauver avec la fille. J'ai repensé à tout cela en lisant le livre de Josette Labbé. Cette fois la course folle en auto a lieu à travers le Québec et ce n'est pas pour la même raison. C'est pour sortir «son chum» de sa tête parce qu'elle vient de le surprendre avec une autre fille. Un roman presque trop réel. Un roman qui nous fait oublier que c'est de la fiction. Je sais que les critiques ont surtout insisté sur le langage de ce roman. Je sais qu'il y a un travail éditorial que le CLF ne fait plus très

bien depuis quelques années. Mais je n'empêcherai tout même pas un personnage de roman de «prendre une marche» au lieu de «faire une petite promenade». Si c'est le problème, on ne publierait plus Victor-Lévy Beaulieu ni même Réjean Ducharme. Et je n'aime pas que le procès d'une maison d'édition, d'un jury ou de l'écriture se fasse sur le dos d'un écrivain. Le livre de Josette Labbé est plein de vie, il a une histoire folle et il n'est surtout pas ennuyant. Je ne lui pardonne pas tout, mais c'est un premier roman. J'attends avec impatience son prochain. J'espère qu'on ne l'assassinera pas avant.

Marc Chabot



ROBERT BAILLIE

L'incarnation d'une nouvelle génération d'écrivains

Après *la Couvade*, voici *Des filles de beauté*, le deuxième roman de Robert Baillie

« L'accueil du public et de la critique a fait un bon sort à *la Couvade*. Baillie ne volait pas non plus la place de personne. Il incarne au contraire une nouvelle génération d'écrivains mâles qui veulent rejoindre des voix féminines. Dans son premier roman, il tentait d'habiter le vieux cliché de l'écrivain « enceint » d'une oeuvre comme la femme est enceinte de chair. Dans la deuxième oeuvre qu'il vient de publier, *Des filles de beauté*, le romancier part à la recherche de sa mère littéraire: Laure Conan. »

Jean Royer
Le Devoir

Quinze / prose entière

192 pages 12,95\$

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES



LA POINTE DU VENT
Claude Haeffely
 Éditions de l'Hexagone,
 1982

Inaugurée en 1978 avec *Forêt vierge folle* de Roland Giguère, la collection «Parcours» propose de retracer le cheminement de l'écrivain, permettant à la fois de saisir les diverses trajectoires de sa démarche et de préciser les rapports existant entre sa vie et son écriture. Ce sont ces derniers qui, essentiellement, sous-tendent *La pointe du vent*, second volume paru dans cette collection.

Lorsque Noël Cormier affirme dans sa préface que «lire Haeffely, c'est lire beaucoup de monde», il ne peut mieux dire. Telle est en effet l'impression qui demeure de ce livre qui fait une large place à la reproduction de carnets, de notes autobiographiques, de lettres d'amour et d'amitié. Ainsi peut-on lire Raoul Duguay, André Bosmans, Michel van Schendel, Gaston Miron, Roland Giguère, et j'en passe. Quant aux lettres d'amour de «J.M.», leur mise en parallèle avec des textes écrits à la même époque est intéressante et révélatrice. Ce réseau affectif et littéraire touche aussi à

l'événementiel; certains textes rappellent par exemple l'organisation de la «Nuit de la poésie 70» ou la fondation du groupe «Chiendent», de la revue *Périscope* et de la collection de «La pointe du vent» aux éditions Rouge Maille. L'événementiel devient aussi parfois plus anecdotique.

Quant aux textes de création, extraits pour la plupart de recueils déjà parus, ils passent du poétique (prose et vers) au narratif (courtes nouvelles où l'écriture est d'ailleurs plus efficace). Outre la fantaisie et l'humour que l'on y trouve, ces textes n'offrent que peu de moments heureux. Très près de celle de Roland Giguère, l'écriture de Haeffely peut être qualifiée de *néo-surréaliste*. Toutefois, comme l'essentiel de ce livre est orienté vers la vie (littéraire) de l'homme plutôt que vers sa démarche créatrice, et compte tenu du remarquable travail graphique, l'attention se déplace rapidement de ce côté, au point peut-être que l'on peut dire que l'intérêt de ce livre réside paradoxalement dans le livre lui-même. Constamment tenu en alerte, l'oeil s'arrête avec plaisir sur ces dessins, collages, textes manuscrits, illustrations (de Bellefleur, Giguère, Tremblay et autres) et sur les diverses photos.

En soulignant l'importance en lui du «carnetiste», Claude Haeffely n'a sans doute pas tort. Peut-être avons-nous ici le meilleur de ses carnets, et cela permettrait d'oublier la complaisance qu'il peut y avoir à reproduire des commentaires élogieux sur son propre travail...

Hélène Dorion



DE MÉMOIRE DE FEMME
Marguerite Andersen
 Éd. Quinze, 1982

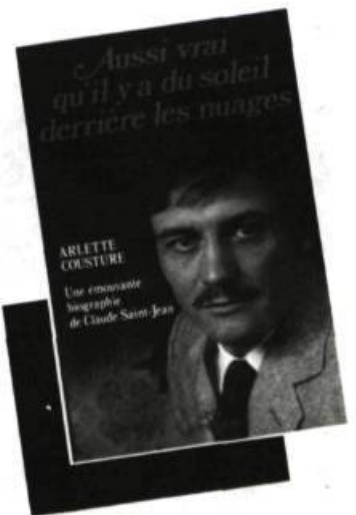
L'achat d'un casier à plusieurs compartiments servant autrefois à ranger des caractères d'imprimerie. Un passé à répartir dans 115 cases: «J'ai décidé d'en faire le lieu de mon passé. Je noterai sur des fiches coupées aux dimensions des cent quinze cassetins ce qui de ma vie m'importe vraiment». *De mémoire de femme* est le lieu de rassemblement des personnages qui meublent les souvenirs d'Anne Bonheur, d'Anne Duchemin, d'Anne Louvée et d'Anne Grimm. «J'ai vécu sur trois continents, je me suis mariée trois fois, j'ai eu trois enfants. Nous étions trois soeurs.»

C'est à travers une foule d'événements que le «je» amorce sa percée. L'écriture permet ici non seulement de faire le bilan d'une vie, mais elle trace un parcours de reconnaissance. Le récit proprement dit cède peu à peu sa place à la parole de femme qui réconcilie l'être et le non-être: «Mais la décision de fixer par écrit le non-être de ma journée, et de l'avoir fait, la rend en

rétrospective vivable, lui confère de l'être.» Trop longtemps confinée dans son rôle d'être-à-la-recherche-de-l'autre, au-service-de-l'autre, modelé-par-l'autre, Anne prend lentement conscience que seul l'être-en-soi, pour-soi peut lui conférer un véritable sentiment d'existence. Ce n'est qu'au moment de la reconnaissance de sa propre valeur, de l'acceptation de son corps et donc de sa féminité qu'elle pourra faire surgir le non-dit.

Fruit d'une longue gestation, l'écriture de Marguerite Andersen est pleine de sensibilité et toute empreinte du bonheur de signifier.

Sylvie Trottier



AUSSI VRAI QU'IL Y A DU SOLEIL DERRIÈRE LES NUAGES
Arlette Couture
 Éd. Libre Expression, 1982

Voici un livre qui n'appartient pas aux genres reconnus par la grande critique et qui — à moins d'une surprise — ne sera couronné par aucun prix littéraire. Tel est son destin présumé, qui ne fera que refléter la vie

même qu'il raconte, celle de Claude St-Jean. En effet, les deux sont exclus d'un territoire, soit littéraire, soit sociétal. Néanmoins, St-Jean, atteint de l'ataxie de Friedreich, lutte pouce par pouce contre cette condamnation irrémédiable. Son acharnement a des effets heureux: l'échéance est reportée. Il est toujours combatif, sollicitant l'appui d'une société qui y croit peu ou pas du tout et qui, par cette exclusion, exige de lui qu'il se fasse héros. Il l'est. Il a vaincu l'angoisse, la haine, le découragement, le doute. Or ce héros bien vivant, au lieu de garder «pour après» son témoignage éloquent, avoue par ce livre les épreuves et les obstacles franchis et à fran-

chir. Il devient ainsi un être en marche, comme vous et moi, avec son odeur, sa couleur, sa saveur, et se transforme sous nos yeux en anti-héros, en «gars ordinaire».

Cela nous amène à considérer les circonstances concrètes dans lesquelles il se débat. Voyez sa lutte pour fonder l'Association, lancer des campagnes de financement, pousser la recherche médicale qui avance à petits pas. Il veut remplacer l'admiration abstraite et rêveuse par une mobilisation passionnée pour des vies réelles et trop humaines, comme la sienne et celle de Danielle Desmarais, atteinte aussi de l'ataxie de Friedreich, qui jalonne ma vie depuis quelques années. Par son témoignage, il cherche à corps et à

cri des compagnons de route. Comme Terry Fox. Comme Danielle. Comme chacun de nous. Il cherche à corps et à cri une place efficace dans l'espace de l'écriture dite littéraire. Se pourrait-il que plus de 100 000 lecteurs écoutent cet anti-héros admirable et réagissent? Nous assisterions à une subversion passionnante.

André Vidricaire

SES CHEVEUX COMME LE SOIR ET SA ROBE ÉCARLATE

Jeanne-Mance Delisle

Éd. de la pleine lune, 1983

Jeanne-Mance Delisle s'est

d'abord fait remarquer comme écrivain de théâtre avec *Un reel ben beau, ben triste*. Mais *Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate* la place d'emblée parmi les romancières qui nous auront donné à lire de fort belles pages.

Dès les premiers instants, j'ai été séduite par la beauté des images, la simplicité de la phrase. Et c'est avec le même plaisir que j'ai poursuivi jusqu'à la fin la lecture du récit, tout imprégné de tendresse, de cette femme. Comme Jeanne-Mance Delisle, Luce habite l'Abitibi. Elle y est née, y enseigne et y vit. Ayant toujours souffert «d'une solitude terrible», elle relate ici divers épisodes de sa vie à travers lesquels se dessinent



MADELEINE MONETTE

Petites Violences

Le deuxième roman de la lauréate du Prix Robert-Cliche 1980

QUINZE/PROSE ENTIÈRE

"L'écriture de Madeleine Monette excelle dans l'analyse psychologique."

Madeleine Ouellette-Michalska
Le Devoir

"Madeleine Monette écrit dans une langue raffinée et précise, sans fioritures ni complaisances. Je ne connais que Sagan pour manier la plume ainsi, comme une caméra, saisissant un tic, le frémissement d'une lèvre au milieu d'une phrase, un geste au milieu de sa trajectoire."

Jean-Roch Boivin
Montréal ce mois-ci

Petites Violences
240 pages — 12,95\$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

(photo: John Cox)

commentaires

ses rapports aux autres et à elle-même. Au fur et à mesure que nous progressons dans ce livre, nous nous attachons à cette femme perpétuellement en marge des autres parce qu'elle ne partage pas leurs valeurs ou qu'elle refuse de faire un pas vers eux, ce qui l'obligerait à habiter son propre corps, à vivre réellement plutôt que de se regarder en train de vivre.



Présentée dans un ordre chronologique, la relation de ces événements débute à l'enfance. Des lignes de force se dégagent déjà qui s'accroissent, créant une continuité dans la vie de cette femme mariée à un homme qu'elle ne songe aucunement à quitter et qui prend des amants avec lesquels elle ne désire pas vivre non plus puisqu'elle n'accepte pas l'idée «d'un homme à côté d'une femme». Elle a choisi d'aller au bout de cette schizoïdie qui conduit à privilégier les relations fantasmatiques au détriment des contacts réels avec le monde et les êtres. Elle refuse de renoncer à la quête de l'homme idéal car, la vie lui semblant vide de sens, elle perdrait alors sa raison de vivre. C'est donc de façon lucide qu'elle a

opté pour les images et non pas pour la quotidienneté. Cet «état d'irréalité» dans lequel elle se trouve ne la rend toutefois pas étrangère à son corps. Elle cherche à éprouver des émotions et des sensations. Cela se traduit autant dans les vêtements qu'elle porte à cause de leur sensualité que dans les paysages qu'elle contemple ou dans ses relations amoureuses.

Ces considérations ne constituent cependant qu'un aspect de sa personnalité. Il nous reste maintenant à découvrir cette femme qui nous dira en guise de conclusion qu'elle aurait pu nous «révéler une autre facette» d'elle-même, «tout aussi compliquée»!

Claire Côté

**MAMAN-PARIS
MAMAN-LA-FRANCE**
Claude Jasmin
Léméac, 1982

«Sur des hectares et des hectares s'étendent les livres-tu-peux-te-passer-de-lire, les livres-faits-pour-d'autres-usages-que-la-lecture, les livres-qu'on-a-déjà-lus-sans-avoir-besoin-de-les-ouvrir-parce-qu'ils appartiennent-à-la-catégorie-du-déjà-lu-avant-même-d'avoir-été-écrits.»

C'est d'Italo Calvino, à l'amorce de *Si par une nuit d'hiver un voyageur*. Et cela convient tout à fait au plus récent roman de Claude Jasmin, *Maman-Paris Maman-la-France*.

Seulement, les livres qu'on lit, par désœuvrement ou facilité, pour occuper son petit territoire quoti-



dien, ressemblent souvent à ça. Le ça qui s'écrit, plutôt que le ça auquel l'écriture tente parfois d'advenir.

Par exemple ici, la démarche lourde de Clément Jobin, qui accompagne «sa femme» Rachel, finaliste d'un grand concours de photographie amateur, à travers Paris et la France. Vous imaginez sans peine: les découvertes, la sensualité, les petites extases et chaque soir, vingt-trois fois, une lettre à maman restée au pays, clouée par la maladie.

C'est le paysage qui parle, selon les motifs et les engorgements de Clément, cinquante ans, finalement sorti de la petite patrie. Il écrit quelque part à sa mère: «je prends conscience, je ne sais trop pourquoi au juste, que je reviens de loin». On voudrait croire que la phrase s'adresse au romancier.

Michèle Roy

NOUVEAUTÉS

La vie d'hôtel en automne
Donald Alarie
CLF
Panurge
Antonine Maillet
Léméac

L'herbe de tendresse
Yves Thériault
VLB
Du lieu des voyages
France Ducasse
Hexga Hexagone
Vingt minutes d'amour
Jean François Somcynsky
CLF
Le tir à blanc
André Ricard
Léméac
Baptême
Pierre Paul Karch
Prise de parole
Le projet Dieu
John Saul
Libre expression
Coups de foudre
Christine Brouillet
Quinze
Tristessa
Jack Kérouac
Québec Amérique

NOUVEAUTÉS

ESSAIS QUÉBÉCOIS
Psychotérapies Attention
Collectif
Québec Science éditeur
L'Acadie anglaise
Robert Rumilly
Fides
Pierre Bourgault: Le plaisir de la liberté
Andrée Lebel
Nouvelle Optique
La science politique au Québec
Michel Leclerc
Hexagone
Espace régional et nation
Collectif
Boréal Express
Alberto Kurapel, chant et poésie d'exil
Huguette Leblanc
Éditions de la mêlée
Développement et modernisation du Québec
K. McRoberts et D. Posgate
Boréal Express
Défendez vos droits
Sheila Martin et Ethel Groffier
Québec-Amérique
Une morale pour les monstres froids
Stanley Hoffmann
Boréal Express